



DES VERTUS de MARIE

Saint-Alphonse de Liguori

Saint Augustin dit que, pour obtenir plus sûrement et avec abondance la faveur des saints, il faut les imiter, parce qu'en nous voyant pratiquer les vertus dont ils ont donné l'exemple, ils sont disposés à prier pour nous. La Reine des saints, et notre première avocate, Marie, quand elle a soustrait une âme au bras de Lucifer pour l'unir à Dieu, veut que cette âme s'exerce à l'imiter ; autrement, elle ne pourrait l'enrichir de ses grâces, comme elle le voudrait, celle-ci y mettant obstacle par sa conduite. C'est pourquoi Marie appelle bienheureux ceux qui l'imitent (Prov. 8, 32). Celui qui aime, ou est déjà semblable, ou cherche à ressembler à la personne aimée, suivant un adage célèbre. En conséquence, saint Jérôme déclare que, si nous aimons Marie, il faut que nous cherchions à l'imiter, parce que c'est là le plus grand hommage que nous puissions lui rendre. Richard de Saint-Laurent dit que ceux-là sont et peuvent s'appeler les vrais fils de Marie qui conforment leur vie à la sienne. Que le fils, conclut saint Bernard, s'efforce donc d'imiter sa mère, s'il désire ses faveurs ; car celle-ci se voyant alors honorée en mère, le traitera et le favorisera comme un fils.

Pour en venir aux vertus de Marie, les évangélistes nous offrent peu de particularités sur ce sujet ; néanmoins, en déclarant que la Vierge fut pleine de grâce, ils nous font bien connaître qu'elle eut toutes les vertus, et qu'elle les eut toutes dans un degré héroïque. De telle sorte, enseigne saint Thomas, que les autres saints ont excellé chacun dans une vertu particulière, au lieu que la bienheureuse Vierge a excellé dans toutes, et nous a confirmé par saint Ambroise. Comme, suivant les saints Pères, l'humilité est le fondement de toutes les vertus, voyons en premier lieu combien fut grand l'humilité de Marie.



§ 1 – De l'humilité de Marie



Sans l'humilité, il ne saurait y avoir aucune autre vertu dans une âme ; quand elle les posséderait toutes, elle les perdrait en perdant l'humilité. Au contraire, saint François de Sales écrivait à la bienheureuse Françoise de Chantal, que Dieu aime tant l'humilité, qu'il court aussitôt où il la voit. Elle était inconnue au monde, cette belle et nécessaire vertu lorsque le Fils de Dieu lui-même descendit sur la terre pour l'enseigner par son exemple, voulant que nous l'imitassions spécialement dans cette humilité (Mt. 11, 29). Et comme Marie fut la première et la plus parfaite imitatrice de Jésus-Christ dans toutes ses vertus, elle le fut aussi dans celle de l'humilité, qui lui mérita d'être exaltée au-dessus de toutes les créatures. Sainte Mechtilde apprit par révélation que l'humilité fut la première vertu dans laquelle la bienheureuse Mère s'exerça singulièrement dès sa jeunesse.

Le premier acte de l'humilité de cœur, c'est d'avoir une modeste opinion de soi-même ; or, comme il fut aussi révélé à sainte Mechtilde, Marie eut toujours d'elle-même une opinion si modeste, que, bien qu'elle se vit enrichie de plus de grâces que les autres, elle ne se préférait à personne. L'abbé Rupert, expliquant un passage des Cantiques (Ct. 4, 9), l'entend de l'humble idée que Marie avait d'elle-même, et qui toucha le cœur de Dieu. Ce n'est pas que la sainte Vierge se crût pécheresse, car l'humilité est la vérité, dit sainte Thérèse, et Marie avait la conscience de n'avoir jamais offensé Dieu ; ce n'est pas non plus qu'elle ignorât qu'elle avait reçu du Seigneur des grâces plus grandes que toutes les autres créatures, car un cœur humble considère ces faveurs spéciales pour s'humilier davantage, mais la même lumière qui lui permettait de mieux connaître l'infinie grandeur et la bonté de son Dieu, lui faisait aussi apercevoir plus clairement sa propre bassesse et c'est pourquoi elle s'humiliait plus que tout autre (Ct. 1, 6). Comme un mendiant, revêtu d'un riche vêtement qu'on lui a donné, loin de s'enorgueillir, ne fait au contraire que

s'humilier davantage devant son bienfaiteur, parce que le don lui rappelle sa pauvreté ; ainsi plus Marie se voyait enrichie de grâces, plus elle s'humiliait, en se souvenant que tout cela était un don de Dieu ; elle-même l'a déclaré à sainte Élisabeth de l'ordre de saint Benoît. Aussi, dit saint Bernardin, il n'y a point eu au monde de créature plus élevée que Marie parce qu'il n'y en a point eu de plus humble.

En outre, c'est un acte d'humilité de tenir cachés les dons du Ciel. Marie voulut révéler à saint Joseph la grâce qu'elle avait eue d'être faite Mère de Dieu, encore bien que la nécessité de la lui apprendre fût manifestée, pour délivrer au moins son époux des soupçons qu'il pouvait concevoir sur son honnêteté en la voyant enceinte, ou pour éviter la confusion ; car Joseph ne pouvant d'une part mettre en doute la chasteté de Marie, et de l'autre ignorant le mystère, songeait déjà à la congédier en secret (Mt. 1, 19). Et si l'ange ne lui avait appris que son épouse était enceinte par l'opération du Saint-Esprit, il s'en serait réellement séparé. De plus, Marie refuse pour elle les louanges, et les rapporte toutes à Dieu. Ainsi elle se trouble en entendant saint Gabriel célébrer son éloge. Et lorsque Élisabeth les célèbre à son tour (Luc. 1), Marie attribuant toutes ces louanges à Dieu, répond par un humble cantique (*Magnificat anima mea Dominum ; Mon âme magnifie le Seigneur*). Comme si elle eût dit : Élisabeth, vous me louez, mais moi je loue le Seigneur, à qui seul tout honneur est dû. Vous m'admirez parce que je viens à vous, et moi j'admire la divine bonté, en laquelle mon esprit se réjouit uniquement. Vous me louez d'avoir cru, et moi je loue mon Dieu qui a voulu élever mon néant. C'est ce que confirment et les révélations de Marie à sainte Brigitte (Rev. I. 2, c. 23), et un texte de saint Augustin sur l'humilité de la Vierge.

D'ailleurs, le propre des humbles est de servir les autres, et Marie ne refusa point de servir Élisabeth pendant trois mois. Les humbles se tiennent dans la retraite, choisissent le lieu le moins commode ; c'est par ce motif, suivant saint Bernard, que Marie, désirant parler à son Fils qui prêchait dans une maison (Mt. c. 12), ne voulut point y entrer d'elle-même. C'est pour ce motif encore que, se trouvant dans le cénacle avec les apôtres, elle voulut prendre la dernière place (Ac. 1, 14). Ce n'est pas que saint Luc, qui rapport ce fait, ignorât le mérite de la divine Mère, qu'il aurait dû nommer la première ; mais c'est que Marie s'était réellement placée la dernière dans le cénacle, après les apôtres et les autres femmes, et que saint Luc, suivant la réflexion d'un auteur, les énumère d'après la place qu'ils occupaient. Les humbles enfin aiment les mépris ; aussi ne lit-on point que Marie ait paru à Jérusalem lorsque son Fils y fut reçu avec tant d'honneur par le peuple ; le dimanche des Rameaux, au contraire, à l'époque de sa mort, elle ne craignit point de se montrer publiquement sur le Calvaire, ne reculant pas devant le déshonneur d'être connue comme la Mère du condamné qui allait subir la mort infâme de la main d'infâmes bourreaux ; c'est bien là la pensée qu'elle exprima à sainte Brigitte.

La vénérable sœur Paule de Foligno eut le bonheur de connaître, dans une extase, combien fut grande l'humilité de la sainte Vierge ; faisant à son confesseur le récit de cette faveur, elle s'écriait d'étonnement : *L'humilité de Notre-Dame ! ô mon Père, l'humilité de Notre-Dame ! il n'y a rien d'assez humble au monde, pour soutenir le parallèle, même le plus éloigné, avec l'humilité de Marie.* Le Seigneur permit aussi un jour que sainte Brigitte vit en esprit deux femmes, l'une toute remplie de vanité et entourée de faste : *celle-là, dit-il, est la superbe. Cette autre que vous voyez la tête baissée, serviable pour toute le monde, occupée de Dieu seul, ne s'estimant rien, celle-là est l'humilité, et elle se nomme Marie* (Rev., l. 1, ch. 29). Dieu révélait par-là que sa bienheureuse Mère est aussi humble que l'humilité elle-même.

Nul doute qu'à cause de la corruption de notre nature par le péché, il n'y ait peut-être pas, dit saint Grégoire de Nysse, de vertu plus difficile à pratiquer que celle de l'humilité. Mais, et à cela point de remède, nous ne serions être de vrais enfants de Marie, si nous ne sommes humbles. Elle abhorre les superbes, et n'appelle à elle que les humbles, suivant Richard de saint Laurent (*" Marie nous protège sous le manteau de son humilité "*), suivant la Mère de Dieu elle-même parlant à sainte Brigitte : *" Venez donc, vous aussi ma fille, et cachez-vous sous mon manteau, ce manteau, c'est mon humilité "*. La considération de son humilité est un bon manteau qui nous réchauffe. Mais, ajoute-t-elle, un manteau ne réchauffe que celui qui le porte, non en pensée ; mais en effet. Oh ! que les âmes humbles sont chères à Marie ! Aussi saint Bernard exhorte-t-il tous ceux qui aiment Marie à être humbles. Marin, ou Martin d'Albert, de la Compagnie de Jésus, faisait habituellement les œuvres les plus abjectes pour l'amour de Marie : il balayait la maison, et recueillait les immondices. Un jour, la divine mère lui apparut, ainsi que le rapporte dans sa *Vie* le P. Nieremberg, et elle lui dit comme pour le remercier : *" Combien m'est cher cet acte d'humilité fait pour l'amour de moi ! "* Ainsi donc, ô ma Reine, je ne pourrai jamais être vraiment votre fils, si je ne suis humble ; mais ne voyez-vous pas que mes péchés, après m'avoir rendu ingrat envers Dieu, m'ont aussi rendu orgueilleux ? Ô ma Mère, remédiez-y, faites que par les mérites de votre humilité, j'obtienne d'être humble et de devenir ainsi votre fils. Amen.



§ 2 – De l'amour de Marie envers Dieu



Saint Anselme dit : plus un cœur est pur et vide de soi-même, plus il est rempli d'amour envers Dieu. Marie, étant très humble et vide d'elle-même, fut donc toute remplie de l'amour divin, en sorte qu'elle surpassa en amour tous les hommes et tous les anges. Saint François l'appelle à juste titre la Reine de l'amour. Le Seigneur a ordonné à l'homme de l'aimer de tout son cœur (Mt. 22, 37) ; ce n'est point sur cette terre, dit saint Thomas, mais dans le Ciel que l'homme accomplira parfaitement ce précepte. Cependant, suivant la réflexion du bienheureux Albert le Grand, il ne convenait point que dieu intimât un précepte qui n'eût pas été parfaitement accompli par personne, si sa divine Mère ne l'avait pleinement rempli ; pensée confirmée par Richard de Saint-Victor. L'amour divin, dit saint Bernard, blessa et perça tellement l'âme de Marie, qu'il n'y resta aucune partie qui ne fût blessée d'amour ; aussi accomplit-elle entièrement ce premier précepte. Marie pouvant bien dire : Mon bien-aimé s'est donné tout entier à moi, et je me suis donnée tout entière

à lui (Ct. 2, 10). Ah ! s'écrie Richard, les séraphins pouvaient descendre du Ciel pour apprendre dans le cœur de Marie la manière d'aimer Dieu.

Dieu, qui est l'amour même, vint sur la terre pour allumer chez tous les hommes la flamme de son divin amour ; mais aucun cœur n'en fut aussi embrasé que celui de sa divine Mère, qui, étant entièrement pur d'affections terrestres, se trouvait tout disposé à brûler de ce feu céleste. Le cœur de Marie fut donc feu et flamme, comme on le lit dans les Cantiques (Ct. 8, 6) : c'était un feu, selon l'explication de saint Anselme, parce qu'il brûlait intérieurement d'amour ; et flamme, parce qu'il brillait extérieurement dans la conduite vertueuse de Marie. Lorsque, sur la terre, Marie portait Jésus dans ses bras, on pouvait dire d'elle, que le feu portait le feu, avec plus de raison qu'Hippocrate le dit un jour d'une femme qui avait du feu dans sa main. Saint Ildefonse entre dans cette pensée. De son côté, saint Thomas de Villeneuve prétend que le cœur de la Vierge était figuré par le buisson que Moïse vit brûler sans se consumer. Et c'est avec raison qu'elle se montra à saint Jean revêtue du soleil (Ap. 12, 1), puisqu'elle fut si unie à Dieu par l'amour, dit saint Bernard, qu'il semble qu'une créature ne saurait s'unir davantage à son Créateur.

Saint Bonaventure affirme que la sainte Vierge ne fut jamais tentée par l'enfer, et il en donne pour motif que, comme les mouches s'éloignent d'un grand feu, ainsi les démons s'éloignaient de son cœur tout enflammé d'amour, et n'osaient pas même s'approcher d'elle. Richard exprime la même idée. Marie révéla à sainte Brigitte qu'elle n'eut en ce monde d'autre pensée, d'autre désir, d'autre bonheur que Dieu. Son âme bénie étant presque toujours occupée sur la terre à contempler Dieu, les actes d'amour qu'elle formait étaient sans nombre, écrit le P. Suarez. J'aime encore mieux cette pensée de Bernardin de Bustis que Marie, sans répéter les actes d'amour l'un après l'autre, comme font les autres saints, avait plutôt le singulier privilège d'aimer toujours actuellement Dieu par un seul et continuel acte d'amour. Cet aigle royal tenait incessamment les yeux fixés sur le soleil divin, de sorte, dit saint Pierre Damien, que les actions journalières de la vie ne l'empêchaient point d'aimer, et que l'amour ne l'empêchait point de vaquer à ses occupations. Suivant saint Germain, Marie fut figurée par l'autel de propitiation où le feu ne s'éteignit jamais, ni jour ni nuit.

Le sommeil même n'empêchait point Marie d'aimer son Dieu. Et si ce privilège fut accordé à nos premiers parents dans l'état d'innocence, comme l'affirme saint Augustin, il ne fut certainement pas refusé à la divine Mère, comme le pensent Suarez, l'abbé Rupert, saint Bernardin et saint Ambroise. Marie ayant vérifié par-là les paroles du Sage : " Sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. " (Prov. 21, 18). Pendant que son corps bienheureux prenait dans un léger sommeil un repos nécessaire, son âme veillait, disent saint Bernardin et Suarez. Et en un mot, tant que Marie vécut sur cette terre, elle aima continuellement Dieu. De plus, elle ne fit jamais que

ce qu'elle connut être agréable à Dieu et elle l'aimant autant qu'elle crut devoir l'aimer. En sorte qu'on peut dire, d'après le bienheureux Albert le Grand, que Marie fut remplie de tant de charité, qu'une pure créature n'aurait pu en recevoir davantage sur la terre. Par son ardente charité, dit saint Thomas de Villeneuve, la Vierge se rendit si belle et enflamma tellement son Dieu d'amour, qu'épris de tendresse il descendit dans son sein pour s'y faire homme. Et saint Bernardin s'écrie : *Une Vierge a blessé, a ravi le cœur de Dieu.*

Mais, puisque Marie aime tant son Dieu, il est certain qu'elle ne désire rien tant de ses serviteurs, que de les voir aimer Dieu de toutes leurs forces. Un jour qu'elle apparut à la bienheureuse Angèle de Foligno, qui venait de communier : Angèle, dit Marie, pour être bénie de mon Fils, efforcez-vous de l'aimer de tout votre pouvoir. Ma fille, dit encore la bienheureuse Vierge à sainte Brigitte, si vous voulez que je m'unisse à vous, aimez mon Fils. Marie n'a rien plus à cœur que de vous voir chérir son bien-aimé, c'est-à-dire Dieu. Novarin demande pourquoi la sainte Vierge prie les anges, avec l'Épouse des cantiques, de faire connaître à Dieu le grand amour qu'elle lui porte : " Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour " (Ct. 5, 8) ? Et Novarin répond que la divine Mère voulait par-là révéler son amour, non point à Dieu, mais à nous, afin de nous blesser de l'amour divin, comme elle en était blessée elle-même. Parce qu'elle est toute de feu pour aimer Dieu, elle communique sa flamme à ceux qui l'aiment elle-même et qui l'approchent, et les rend ainsi semblables à elle ; en conséquence sainte Catherine de Sienne lui donna le nom de portefeuille du divin amour. Si donc nous désirons brûler à notre tour de cette heureuse flamme, tâchons sans cesse de nous unir à notre Mère et par nos prières et par nos affections.

Ah ! Reine de l'amour, la plus aimable, la plus aimée, la plus aimante de toutes les créatures, comme disait saint François de Sales, ah ! ma Mère, qui brûlez toujours et toute entière d'amour pour Dieu, daignez m'en communiquer une étincelle. Vous priez votre Fils pour les époux qui manquaient de vin, et vous ne priez pas pour nous, qui manquons d'amour envers Dieu, que nous sommes obligés d'aimer ? Dites un mot et vous nous obtiendrez cet amour. Nous ne vous demanderons pas d'autre grâce que celle-là. Ah ! ma Mère, par le grand amour que vous portez à Jésus, exaucez-nous, priez pour nous. Ainsi soit-il.



§ 3 – De la charité de Marie envers le prochain.



L'amour envers Dieu et envers le prochain nous est imposé par le même précepte (Jn 4, 21). La raison en est, dit saint Thomas, que celui qui aime Dieu aime tout ce qui est aimé de Dieu. Sainte Catherine de Gênes disait un jour à Dieu : Seigneur, vous voulez que j'aime mon prochain, et je ne puis rien aimer que vous. Dieu lui répondit : Celui qui m'aime, aime tout ce qui m'est cher. Or comme il n'y a jamais eu, et comme il n'y aura jamais de créature plus enflammée d'amour pour Dieu que Marie, ainsi il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais de créature plus dévouée qu'elle à son prochain. Corneille de La Pierre, expliquant un texte des Cantiques (Ct. 3, 9), dit que le Verbe incarné dans le sein de Marie, remplit sa Mère de charité afin qu'elle aidât quiconque s'adressant à elle. Marie était si remplie de charité quand elle vivait sur la terre, qu'elle secourait ceux qui avaient besoin de son aide, sans même qu'ils le demandassent : citons pour preuve les noces de Cana, où elle demanda à son Fils le miracle du vin, en lui exposant l'embarras de la famille (Jn 2). Oh ! quel était son empressement lorsqu'il s'agissait de secourir le prochain ! par exemple, quand elle alla chez Elisabeth pour y remplir un office de charité (Lc 1). Elle ne put nous prouver cette grande charité qu'en offrant son Fils à la mort pour notre salut. Et cette charité de Marie envers nous, dit saint Bonaventure, ne s'est point affaiblie dans le Ciel ; elle s'y est au contraire beaucoup accrue. L'ange déclara à sainte Brigitte que nul ne prie la Vierge sans recevoir les grâces qu'il attend de sa charité (Rev. l. 3, ch. 30). Malheur à nous, si Marie n'intercédaît en notre faveur ! Jésus lui-même le dit à la Sainte (l. 6, ch. 29).

Heureux, dit la divine Mère, celui qui m'écoute, et qui observe ma charité, pour se montrer ensuite, à mon exemple, charitable envers les autres (Prov.

8, 34) ! Saint Grégoire de Nazianze dit qu'il n'y a pas de meilleure manière de conquérir l'affection de Marie que d'user de charité envers le prochain. Marie adresse spécialement à ses serviteurs (Luc. 6, 63) la recommandation que Dieu nous fait à cet égard. Il est certain que Dieu et Marie seront miséricordieux envers nous comme nous l'aurons été envers les autres. Donnez au pauvre, dit saint Méthode, et recevez en échange le paradis. L'Apôtre a écrit que la charité envers le prochain nous rend heureux dans cette vie et dans l'autre (2 Tm. 3, 5). Et saint Jean Chrysostome explique un passage des Proverbes (Pr. 2, 2) en ce sens, que secourir les indigents, c'est faire Dieu son débiteur. O Mère de miséricorde ! vous qui êtes pleine de charité pour tout le monde, n'oubliez pas mes misères. Vous les voyez. Recommandez-moi donc à ce Dieu, qui ne vous refuse rien. Obtenez-moi la grâce de pouvoir vous imiter dans votre saint amour envers le Seigneur et envers le prochain. Ainsi soit-il.



§ 4 – De la foi de Marie



La bienheureuse Vierge, Mère de la charité et de l'espérance, l'est aussi de la foi (Eccles. 24, 24). Saint Irénée dit avec raison que Marie répara par sa foi le dommage qu'Eve causa par son incrédulité. Eve crut le serpent, malgré la défense de Dieu, et engendra la mort ; notre Reine, au contraire, crut Gabriel, qui lui annonçait qu'elle deviendrait la Mère du Seigneur sans cesser d'être vierge, et elle engendra le salut. C'est pourquoi saint Augustin déclare que Marie, en donnant son consentement à l'incarnation du Verbe, ouvrit le paradis aux hommes par sa foi. Richard, expliquant un texte de saint Paul (I Cor. 7, 14) à la même pensée. C'est à cause de cette foi que sainte Elisabeth appela la Vierge bienheureuse (Luc I, 45), et saint Augustin insiste sur ce point.

Le Père Suarez déclare que Marie eut plus de foi que tous les hommes et que tous les anges. Elle voyait son Fils dans l'étable de Bethléem, et elle

croyait le créateur du monde. Elle le voyait fuir Hérode, et elle ne laissait pas que de croire qu'il était le Roi des rois. Elle le vit naître et le crut éternel. Elle le vit pauvre, ayant besoin d'aliments, et elle le crut maître de l'univers ; couché sur le foin, et elle le crut tout-puissant. Elle remarque qu'il ne parlait point, et elle le crut la sagesse infinie. Elle l'entendit pleurer, sans cesser de le croire la joie du paradis. Elle le vit enfin à sa mort méprisé et crucifié, et tandis que la foi chancelait chez les autres, Marie persistait à croire fermement qu'il était Dieu. C'est pourquoi, dit saint Antonin, dans l'office des ténèbres, on ne laisse à la fin qu'un seul cierge allumé ; les témoignages de saint Léon sur un texte des Proverbes (Prov. 21, 18), et de saint Thomas sur un texte d'Isaïe (Isaïe 6, 3), viennent à l'appui. Marie, conclut le bienheureux Albert le Grand, eut donc la foi par excellence. Cette grande foi lui mérita de devenir la lumière de tous les fidèles, comme la nomme saint Méthode, la reine de la foi orthodoxe, comme dit saint Cyrille d'Alexandrie. Et l'Eglise attribue à la sainte Vierge, a raison de sa foi, l'extirpation de toutes les hérésies. Les yeux de Marie, fait observer saint Thomas de Villeneuve sur les paroles de l'Esprit saint, c'est la foi qui la rendit si agréable à Dieu (Cant. 5, 9).

Comment, ainsi que le voudrait saint Idelphonse, imiterons-nous cette foi de Marie ? La foi est tout ensemble un don et une vertu. Elle est un don de Dieu, en tant que c'est une lumière que Dieu répand dans les âmes ; elle est une vertu, quant à l'exercice que l'âme en fait. La foi ne doit pas nous servir de règle seulement pour croire, mais aussi pour nous conduire, suivant saint Grégoire et saint Augustin. Avoir une foi vive, c'est vivre selon sa croyance (He. 10, 38). Ainsi vécut la bienheureuse Vierge, à la différence de ceux qui, ne vivant pas selon leur croyance, ont une foi morte, comme dit saint Jacques (Jacques 20, 26). Diogène cherchait un homme sur la terre. Il semble que Dieu, parmi tant de fidèles, cherche un chrétien. En effet, il y en a bien peu qui soient chrétiens de conduite, la plus grande partie ne l'est que de nom. Ceux-ci mériteraient qu'on leur adressât ce qu'Alexandrie dit à un lâche soldat qui se nommait aussi Alexandre : Change de nom ou de conduite. Ou plutôt, suivant le Père Avila, on devrait enfermer ces malheureux comme des fous dans une prison, puisqu'ils croient qu'une éternité est préparée à ceux qui vivent bien, qu'une éternité d'infortune attend ceux qui vivent mal, et que cependant ils vivent comme s'ils ne le croyaient pas. Saint Augustin nous exhorte à voir les choses avec des yeux chrétiens, c'est-à-dire au flambeau de la foi. C'est du défaut de foi, dit sainte Thérèse, que naissent tous les péchés. Prions donc la sainte Vierge, par le mérite de sa foi, de nous obtenir une foi vive.



§ 5 – De l'espérance de Marie



De la foi naît l'espérance, puisque Dieu nous initie par la foi à la connaissance de sa bonté et de ses promesses, afin que nous nous élevions par l'espérance au désir de le posséder. Marie, ayant donc eu la vertu de la foi par excellence, posséda encore celle de l'espérance à un degré éminent, et

elle put s'appliquer les paroles de David (Ps. 72, 28). Marie fut la fidèle Epouse du Saint-Esprit, dont parlent les Cantiques (Cant. 8, 5). Toujours et complètement détachée des affections du monde, qu'elle regardait comme un désert, ne se fiant, ni aux créatures, ni à ses propres mérites, uniquement appuyée sur la grâce divine, en qui elle avait placé toute sa confiance, elle avançait toujours dans l'amour de son Dieu.

La sainte Vierge prouva combien était grande sa confiance en Dieu, d'abord lorsqu'elle s'aperçut que saint Joseph son époux, ignorant la cause de sa merveilleuse grossesse, était agité et songeait à la quitter (Mt. 1, 19). Il semblait alors, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il était nécessaire qu'elle découvrit le mystère à Joseph ; mais non, elle ne veut point révéler elle-même la grâce qu'elle a reçue, elle aime mieux s'abandonner à la divine Providence, certaine qu'elle est que Dieu lui-même défendra son innocence et sa réputation. Elle prouva encore sa confiance en Dieu, lorsque, sur le point d'enfanter, elle se vit exclue à Bethléem des hospices mêmes des pauvres, et réduite à enfanter dans une étable (Luc 2, 7). Pas une plainte ne lui échappât en ce moment ; mais, s'abandonnant toute entière à Dieu, elle eut la confiance qu'il l'assisterait dans ses besoins. Cette confiance de la divine Mère dans la Providence éclate toujours lorsque, avertie par saint Joseph qu'il fallait fuir en Egypte, elle se disposa dans la même nuit à entreprendre un si long voyage dans des pays étrangers et inconnus, sans provisions, sans argent, sans autre compagnie que celle de l'Enfant Jésus et de son pauvre époux (Mt. 2, 14). Marie témoigna bien plus encore sa confiance lorsqu'elle demanda à son Fils le miracle du vin en faveur des époux de Cana (Jean 3). Malgré la réponse de Jésus, qui paraissait rejeter la prière, toute confiante en sa bonté divine, elle dit aux serviteurs de faire ce que son Fils leur commanderait, parce que la grâce était assurée ; en effet, Jésus-Christ fit remplir les cases d'eau, et il la changea ensuite en vin.

Apprenons donc de Marie à espérer, comme il faut, principalement pour la grande affaire du salut éternel, car, bien que notre coopération soit nécessaire, nous devons néanmoins attendre de Dieu seul la grâce indispensable pour y parvenir, dans la défiance de nos propres forces, et dans la conviction que chacun peut tout en celui qui le fortifie (Phil. 4, 33).

Ah ! ma très sainte Reine, l'Ecclésiastique me dit que vous êtes la Mère de l'espérance (Eccles. 24), et l'Eglise que vous êtes l'espérance même (*Spes nostra, salve*). Quelle autre espérance pourrais-je donc avoir ? Vous êtes tout mon espoir après Jésus ; je le répéterai toujours avec saint Bernard et saint Bonaventure.



§ 6 – De la chasteté de Marie



Après la chute d'Adam, les sens s'étant révoltés contre la raison, la vertu de la chasteté devint pour les hommes la plus difficile à pratiquer. Que le Seigneur soit cependant à jamais loué de nous avoir donné dans Marie un grand exemple de cette vertu. C'est avec raison, dit le Bienheureux Albert le Grand que Marie est appelée Vierge des vierges, parce qu'en offrant la

première, sans le conseil ni l'exemple de personne, sa virginité à Dieu, elle lui a donné par là toutes les vierges qui l'ont imitée, comme David l'avait prédit (Ps. 41). Sans le conseil ni l'exemple de personne, ai-je dit, m'appuyant sur saint Bernard. Ah ! reprend Sophrone, Dieu a choisi pour Mère cette Vierge très pure, pour qu'elle fut à tous un modèle de chasteté. Aussi saint Ambroise affirme-t-il que Marie leva l'étendard de la virginité.

C'est à cause de cette pureté que l'Esprit saint dit de la sainte Vierge qu'elle est belle comme la tourterelle (Ap.), qu'elle est comparée au lys (Cant. 2), et surtout au lys entre les épines, suivant la remarque de Denys le Chartreux, car sa seule présence inspirait à tous des pensées et des désirs de pureté. Saint Jérôme se déclare persuadé que saint Joseph conserva sa virginité, à cause de la compagnie de Marie, et cela en réfutant l'hérétique Elvidius qui niait celle de la divine Mère. Un auteur prétend que la Bienheureuse vierge était si jalouse de cette vertu, que pour la conserver elle aurait été prête à renoncer même à la dignité de Mère de Dieu. C'est ce qu'on induit de sa réponse à l'archange (Luc. 1), et en particulier de ses dernières paroles (*Fiat mihi secundum verbum tuum*) qui signifient qu'elle donnait son consentement d'après l'assurance, reçue de Gabriel, qu'elle deviendrait Mère sans autre opération que celle du Saint-Esprit.

Saint Ambroise dit que ceux qui sont chastes sont comme des anges, selon les paroles du Seigneur (Mt. 22). Mais ceux qui perdent la chasteté, lui deviennent odieux comme les démons. Saint Remi déplorait que la majeure partie des adultes se perdit par ce vice. Il est rare de le vaincre, répétons-nous avec saint Augustin ; mais pourquoi ? Parce qu'on n'en prend pas les moyens. Il y en a trois, disent les maîtres spirituels, d'après Bellarmin. Le jeûne, c'est-à-dire la mortification, particulièrement des yeux et de la bouche. Marie, quoique pleine de la grâce divine, était si mortifiée des yeux, qu'elle les tenait toujours baissés, et ne les fixait sur personne, au rapport de saint Epiphane et saint Jean Damascène ; dès son enfance, ajoutent-ils, elle était si modeste qu'elle étonnait tout le monde. C'est par ce motif que saint Luc fit observer que, dans sa visite à sainte Elisabeth, elle se hâta pour être moins vue du public. Quant à sa nourriture, Philibert rapporte qu'il fut révélé à un ermite nommé Félix, que Marie enfant ne prenait du lait qu'une fois le jour, et pendant toute sa vie elle jeûna habituellement, comme l'attestent saint Grégoire de Tours et saint Bonaventure. Marie, en un mot, fut mortifiée en toutes choses.

Le second moyen est la fuite des occasions (Prv11-14) Selon saint Philippe de Néri, dans la guerre des sens, la victoire ne demeure qu'aux poltrons, c'est-à-dire à ceux qui fuient l'occasion. Marie fuyait, autant qu'elle le pouvait, la vue des hommes, comme l'annonce le mot déjà cité de saint Luc. Et un auteur fait la remarque que Marie quitta Elisabeth avant que celle-ci eut enfanté. Pourquoi n'attendit-elle pas qu'elle eut enfanté ? Afin d'éviter les conversations et les visites qui se seraient succédées chez Elisabeth à cette

occasion. Le troisième moyen est la prière. La sainte Vierge révéla à sainte Elisabeth de l'ordre de saint Benoît, qu'elle n'eut aucune vertu sans peine et sans une oraison continuelle (Sg, 8, 21). Marie, qui est pure, dit saint Jean Damascène, ne supporte pas les impurs. Mais celui qui s'adresse à elle sera certainement délivré de ce vice, en prononçant seulement son nom avec confiance. Le vénérable Père Avila disait que beaucoup de personnes tentées contre la chasteté, avaient vaincu au moyen d'une simple aspiration à la Vierge immaculée. O Marie, très pure colombe, combien sont tourmentés en enfer à cause de ce vice ! Faites, ma Souveraine, que nous recourions toujours à vous dans les tentations, et que nous vous invoquions en disant : Marie, Marie, secourez-moi. Ainsi soit-il.



§ 7 – De la pauvreté de Marie



Notre aimable Rédempteur, pour nous enseigner de mépriser le monde, voulut être pauvre sur cette terre (2 Cor. 8, 9). Jésus-Christ exhortait à la pauvreté ceux qui voulaient le suivre (Mt. 19, 21). Marie, sa plus parfaite imitatrice, se conforma à son exemple. Le Père Canisius prouve qu'avec l'héritage que ses parents lui avaient laissé, la sainte Vierge aurait pu vivre dans l'aisance ; mais elle préféra rester pauvre, ne se réservant qu'une petite partie de ce bien, et distribuant le reste en aumônes au temple et aux indigents. Plusieurs assurent qu'elle fit même vœu de pauvreté, circonstance qu'elle révéla à sainte Brigitte (Livre 1, ch. 10). Les présents qu'elle reçut des saints Mages n'étaient sans doute pas de médiocre valeur, mais elle les distribua tous aux pauvres, comme l'atteste saint Bernard. La preuve que la divine Mère les distribua sur-le-champ, se tire de ce que, en se présentant au temple, elle n'y offrit point l'agneau, comme le faisaient les riches, d'après le Lévitique (12, 16), mais deux tourterelles ou deux colombes, comme le faisaient les pauvres (Luc 2, 24). Marie, au reste, révéla son état de pauvreté à sainte Brigitte.

Par amour pour la pauvreté, elle ne dédaigna point d'épouser un pauvre artisan tel que saint Joseph, et de s'entretenir ensuite du travail de ses mains,

en maniant l'aiguille, comme l'atteste saint Bonaventure. En un mot, elle vécut toujours pauvre, et mourut pauvre, car on ne sache pas qu'elle ait laissé autre chose à sa mort que deux robes à des femmes qui l'avaient assistée pendant sa vie, comme le rapportent Métaphraste et Nicéphore.

Celui qui aime les richesses ne se sanctifiera point, disait saint Philippe de Néri, et sainte Thérèse ajoutait qu'il est juste que celui qui court après les choses perdues se perde lui-même. Au contraire, déclarait la sainte, la vertu de la pauvreté est un bien qui comprend tous les autres biens. Je dis la vertu de la pauvreté, laquelle, suivant saint Bernard, ne consiste pas seulement à être pauvre, mais à aimer la pauvreté. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit : Bienheureux les pauvres d'esprit. Heureux, en effet, parce que ceux qui ne désirent autre chose que Dieu, trouvent en Dieu toute espèce de biens ; la pauvreté fait leur paradis sur la terre, comme elle faisait celui de saint François d'Assise (" mon Dieu et mon tout "). Aimons donc ce bien unique qui renferme tous les biens. Prions le seigneur avec saint Ignace. Et quand nous souffrons de la pauvreté, consolons-nous en songeant que Jésus et sa Mère ont été pauvres comme nous.

Ah ! ma Mère très sainte, vous aviez bien raison de dire qu'en Dieu était toute votre joie (*Et exultavit spiritus meus deus salutaris meo*), puisqu'en ce monde vous n'ambitionniez et n'aimiez pas d'autre bien que Dieu. Ma Souveraine, écarterez-moi du monde, attirez-moi à vous, afin que je n'aime que ce bien unique, qui seul mérite d'être aimé. Ainsi soit-il.



§ 8 - De l'obéissance de Marie



Par l'amour qu'elle avait pour la vertu de l'obéissance, Marie, lors de l'Annonciation, ne se donna pas d'autre nom que celui de servante (*Ecce ancilla Domini*). En effet, dit saint Thomas de Villeneuve, cette fidèle servante ne contredit jamais le Seigneur ni par ses actions, ni par ses pensées ; mais, dépouillée de toute volonté propre, elle obéit toujours et en toutes choses à celle de Dieu. Elle-même déclara que Dieu s'était complu dans son obéissance (Luc I), puisque l'humilité d'une servante consiste dans sa disposition à obéir. Saint Augustin dit que, par son obéissance, la divine Mère remédia au mal qu'Eve avait causé par sa désobéissance. L'obéissance de Marie fut beaucoup plus parfaite que celle de tous les autres saints, parce que, tous les hommes étant enclins au mal par le péché originel, tous ont de la difficulté à faire le bien ; il n'en fut pas de même de la Vierge. Marie, se trouvant exempte du péché originel, n'avait rien qui l'empêchât d'obéir à Dieu : comme une roue cède au mouvement qu'on lui imprime, elle obéissait docilement à toutes les inspirations divines ; elle ne fit donc autre chose sur la terre que de chercher

toujours et d'exécuter ce qui plaisait à Dieu. A sa voix, l'âme de Marie se liquéfiait (Ct. 5, 6) ; cette âme, ajoute Richard, était comme un métal fondu prêt à prendre toutes les formes que Dieu voulait lui donner.

Marie montra bien, en effet, combien elle était disposée à l'obéissance, d'abord lorsque pour plaire à Dieu, elle voulut obéir aussi à l'empereur romain, en faisant de Nazareth à Bethléem un voyage de plus de seize lieues, en hiver, gênée par sa grossesse, et si pauvre qu'elle fut contrainte d'enfanter dans une étable. Elle ne mit point de promptitude, sur l'avis de saint Joseph, à entreprendre cette nuit même le voyage plus long et plus pénible d'Égypte. Silveira demande pourquoi la nécessité de fuir en Égypte fut révélée à saint Joseph, et non point à la Bienheureuse Vierge, qui devait pourtant éprouver davantage la fatigue du voyage ? Et il répond : pour qu'elle exerçât l'obéissance. Mais ce qui démontre par-dessus tout son obéissance héroïque, c'est sa soumission à la volonté divine, lorsqu'elle offrit son Fils à la mort avec tant de fermeté qu'au défaut de bourreaux, dit saint Ildefonse, elle eût été disposée à le crucifier elle-même. Aussi le vénérable Bède, commentant la réponse de Jésus à une femme dont il est parlé dans l'Évangile, déclare-t-il à ce propos que Marie fut plus heureuse par son obéissance à la divine volonté, que pour avoir été faite Mère de Dieu.

Ceux qui pratiquent l'obéissance sont singulièrement agréables à la vierge. Elle blâma vivement un religieux qui, malgré le signal donné pour se rendre au réfectoire s'arrêtait afin d'achever certaines dévotions particulières. La sainte Vierge a parlé à sainte Brigitte de la sécurité qu'on trouve dans l'obéissance au Père spirituel (Rev. L. 6, ch. 11). Saint Philippe de Néri disait que Dieu ne demande point compte de ce qui est exécuté par obéissance, parce qu'il a fait de cette vertu une obligation (Luc 10, 16). La Mère de Dieu révéla aussi à sainte Brigitte qu'elle avait obtenu du Seigneur par le mérite de son obéissance, que tous les pécheurs repentants qui s'adresseraient à elle seraient pardonnés. Ah ! notre Reine et notre Mère, priez Jésus pour nous ! obtenez-nous par le mérite de votre obéissance d'être fidèles à nous soumettre à sa volonté et aux ordres de nos Pères spirituels. Ainsi soit-il.



§ 9 – De la patience de Marie



La terre étant un lieu de mérite, on l'a justement appelée vallée de larmes, puisque nous y sommes tous pour souffrir, et pour y conquérir par la patience la vie éternelle à nos âmes (Lc 21, 19). Dieu nous a donné la Vierge Marie comme modèle de toutes les vertus, mais spécialement comme exemple de patience. Saint François de Sales fait entre autres cette réflexion, que Jésus n'adressa à la sainte Vierge, aux noces de Cana, une réponse où il semblait peu tenir compte de ses prières, qu'afin de nous proposer un exemple de la patience de sa sainte Mère. Mais qu'est-il besoin de chercher ? Toute la vie de Marie fut un continuel exercice de patience, puisque, suivant la révélation de l'ange à sainte Brigitte, la sainte Vierge vécut toujours dans les peines. La seule compassion aux tourments du Rédempteur suffit pour la rendre martyre de patience. Quant à ce qu'elle souffrit d'ailleurs dans le voyage et dans le séjour en Égypte, ainsi que pendant tout le temps qu'elle vécut avec son Fils à Nazareth, nous l'avons apprécié plus haut en parlant de ses douleurs. La seule présence de Marie auprès de Jésus mourant sur le Calvaire, suffit pour montrer combien sa patience fut constante et sublime. Ce fut alors que, par le mérite de sa patience, dit le bienheureux Albert le Grand, elle devint notre Mère et nous enfanta à la vie de la grâce.

Si donc nous désirons être enfants de Marie, nous devons chercher à imiter sa patience. Quel meilleur moyen, demande saint Cyprien, de nous enrichir de mérites en cette vie et de gloire dans l'autre, que de souffrir patiemment les peines qui nous arrivent ? Comme on entoure la vigne d'épines pour la conserver, ainsi Dieu entoure ses serviteurs de tribulations pour qu'ils ne s'attachent point à la terre. La patience, conclut saint Cyprien, nous garantit du péché et de l'enfer. La patience fait les saints (Jc. 1, 4), en nous faisant porter en paix et les croix qui viennent directement de Dieu, comme les

maladies, la pauvreté, etc., et celles qui viennent des hommes, les persécutions, les injures, etc. Saint Jean vit tous les saints avec des palmes, signes du martyre, à la main (Ap. 7, 9), ce qui signifie que tous les adultes qui se sauvent doivent être martyrs ou de sang ou de patience. Oh ! quel fruit portera dans le Ciel chaque peine soufferte pour Dieu. Aussi l'Apôtre nous anime à souffrir (2 Co. 3, 17). Et sainte Thérèse nous donne ce bel avertissement, que celui qui embrasse la croix ne la sent point ; quand on se résout à souffrir, la peine est finie. Lorsque nous sommes accablés par les croix, recourons à Marie. Ah ! ma très douce Maîtresse ! innocente, vous souffrites avec tant de patience, et moi coupable qui ai mérité l'enfer, je refuserais de souffrir ! Ma Mère, je vous demande aujourd'hui la grâce, non point d'être délivré des croix, mais de les porter avec patience. Je vous conjure, pour l'amour de Jésus-Christ, de m'obtenir de Dieu cette grâce ; c'est par vous que je l'espère. Ainsi soit-il.



§ 10 – De l'esprit d'oraison de Marie



Il n'y a jamais eu d'âme sur la terre qui ait suivi avec autant de perfection que la bienheureuse Vierge, le grand précepte du Sauveur : Il faut toujours prier, et sans jamais cesser (Luc. 18, 1). Personne ne pourrait mieux que Marie nous fournir l'exemple et nous apprendre la nécessité de la

persévérance dans la prière. Le bienheureux Albert le Grand atteste que la divine Mère fut, après Jésus-Christ, la plus parfaite dans l'oraison. Premièrement, parce que son oraison fut continuelle et persévérante. Dès le premier moment où elle reçut la vie, et avec la vie le parfait usage de la raison, comme nous l'avons dit dans le discours sur sa nativité, elle commença à prier. Afin même de mieux vaquer à sa prière, elle voulut à l'âge de trois ans s'enfermer dans la retraite du temple, où, indépendamment des heures destinées à l'oraison, elle se relevait la nuit pour aller prier devant l'autel, comme elle l'a dit à sainte Élisabeth, vierge. Afin de méditer toujours les peines de Jésus-Christ, dit Odilon, elle visitait aussi le lieu de ses souffrances. En outre, son oraison était profondément recueillie, exempte de distraction et de désordre.

L'amour de la sainte Vierge pour l'oraison lui en donnait tant pour la solitude qu'elle s'abstint dans le temple dit sainte Brigitte, de communiquer avec ses parents. Saint Jérôme a fait sur un texte d'Isaïe (ch. 7) la réflexion que le mot *virgo* en hébreu signifie proprement vierge retirée, de sorte qu'en l'employant, le prophète prédisait l'amour que Marie aurait pour la solitude. Richard et saint Vincent Ferrier établissent encore le goût de Marie pour la retraite. La diligence qu'elle mit à se rendre chez sa cousine Élisabeth, dit saint Ambroise, montre aux vierges qu'elles doivent fuir le monde. Saint Bernard affirme que l'amour de Marie pour l'oraison ou la solitude la rendait attentive à fuir la conversation des hommes. C'est pourquoi l'Esprit saint lui donne le nom de tourterelle. C'est pourquoi aussi la sainte Vierge vécut dans ce monde comme dans un désert (Ct. 5, 6).

Philon dit que le Seigneur ne parle aux âmes que dans la solitude. Et Dieu lui-même l'a déclaré par la bouche d'Osée (2, 14). C'est que la solitude et le silence dont on y jouit, invitent l'âme à quitter les pensées de la terre pour méditer les biens du Ciel. Vierge très sainte, obtenez-nous l'esprit d'oraison et de retraite, afin que détachés de l'amour des créatures, nous puissions n'aspirer qu'à dieu seul et au paradis, où nous espérons vous voir un jour, pour y louer sans cesse et pour y aimer avec vous votre Fils Jésus-Christ dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



Table des matières

§ 1 – De l’humilité de Marie	3
§ 2 – De l’amour de Marie envers Dieu	6
§ 3 – De la charité de Marie envers le prochain.	9
§ 4 – De la foi de Marie	11
§ 5 – De l’espérance de Marie	13
§ 6 – De la chasteté de Marie	15
§ 7 – De la pauvreté de Marie	18
§ 8 - De l’obéissance de Marie	20
§ 9 – De la patience de Marie	22
§ 10 – De l’esprit d’oraison de Marie	24

